

Renault 12

Un film de **Mohamed El Khatib**

Revue de presse

Libération, par Nathalie Dray : [La Guimbarde et la manière](#)

Télérama, par François Ekchajzer : [Sur la route du deuil maternel](#)

L'Humanité, par Laurent Etre : [En route avec Mohamed El Khatib pour un tendre road movie](#)

Zirlib est une structure portée par la Région Centre-Val de Loire, conventionnée par le ministère de la Culture – DRAC Centre. Avec le soutien de la Ville d'Orléans.

Mohamed El Khatib est artiste associé au Théâtre de la Ville à Paris, au Théâtre national de Bretagne et à Malraux, scène nationale de Chabéry Savoie



Libération

«Renault 12», la guimbarde et la manière

Le road-movie endeuilé et habité de Mohamed El Khatib emmène le spectateur sur la piste d'un mystérieux héritage marocain.

Par quelle grâce une œuvre nous ensorcelle et vient nous rappeler que le cinéma n'a besoin que de nous, de notre regard, de notre croyance surtout, pour exister, quand, à peine terminée elle nous échappe encore ? L'image se fige, le générique de fin défile, des noms d'acteurs apparaissent et l'on reste comme stupéfait. Du temps a passé mais qu'a-t-on vraiment vu ? Quelle est la part de fiction et de réalité dans ce que l'on croyait jusque-là être un documentaire au sens strict ? Manipulation ? Fi des étiquettes trop convenues, *Renault 12* est une splendeur, précisément parce que son auteur, Mohamed El Khatib, qui est aussi metteur en scène de théâtre, n'aime rien tant que brouiller les pistes pour laisser émerger une vérité dans ce moment de flottement, une émotion bouleversante, faisant écho aux fracas de la vie.

Fantômes. Il y a là un peu de la démarche d'Alain Cavalier, que Mohamed El Khatib a rencontré – notamment sur scène, dans son spectacle *Conversation* en 2018. Chez l'auteur de *Renault 12* comme chez celui d'*Irène*, même économie de moyens, même petite caméra numérique, mêmes dispositifs simples, presque enfantins, aux confins de l'intime, la mort comme hantise et cette façon de croire aux fantômes, d'invoquer par toutes sortes de fétiches un être cher disparu, dont on ne peut ni ne veut faire son deuil.

Pour El Khatib, l'impossible oublié, c'est celui de sa mère, Yamna, décédée à 61 ans dans un hôpital d'Orléans où elle avait passé les deux dernières années de sa vie. D'elle, il a gardé une pièce d'identité, beau visage fatigué, le bracelet d'hôpital qu'elle avait au poignet et quelques enregistrements, car le grain de la voix, la signature vocale, qui est aussi ce qui nous distingue, finit toujours par s'effacer avec le temps. Sur une carte de la région, il dispose ces maigres reliques...

Une petite voiture en plastique à la main roule sur le papier, le long des routes départementales, Beaugency, Meung-sur-Loire où il passa son enfance, Orléans, comme on

parcourt un territoire mental, le chemin qu'il a fallu accomplir pour se construire une vie entre deux cultures. Dès lors, ces objets qui servaient à identifier cette mère aimée le renvoient à sa propre identité, à ses origines mélangées, culturelles et sociales – devenir un intellectuel franco-marocain, prof de fac, homme de théâtre, en étant issu d'une famille modeste... Un dialogue intérieur se noue, mais chacun sait que le chagrin ne remplit pas tout, qu'il est sans cesse parasité par des démarches administratives, cérémonies funéraires, rapatriement du corps au Maroc... Le tête-à-tête avec la mort est sans cesse court-circuité par la vie, par les autres, les coups de téléphone, on n'a jamais la paix. Sans oublier la succession, les biens qu'on a en partage, un patrimoine dont on ignore

tout et qui lui aussi vous appelle, et vous encombre en même temps.

Cocasse. Au bout du fil, l'oncle de Mohamed lui demande de venir à Tanger récupérer un mystérieux héritage, mais, chose primordiale, il doit absolument faire le trajet en voiture et pas n'importe laquelle, en Renault 12, ce véhicule qui fit les grandes heures du constructeur automobile dans les années 70, et qui est particulièrement prisé au Maroc pour sa résistance tout-terrain et sa vélocité sur les pistes cahoteuses de l'Atlas... Sans trop savoir dans quoi il s'embarque, El Khatib en déniche une, traverse la France puis l'Espagne, jusqu'au rif marocain, avec la procession des Renault 12 au soir tombé... Et le film prend alors la forme d'un road-mo-

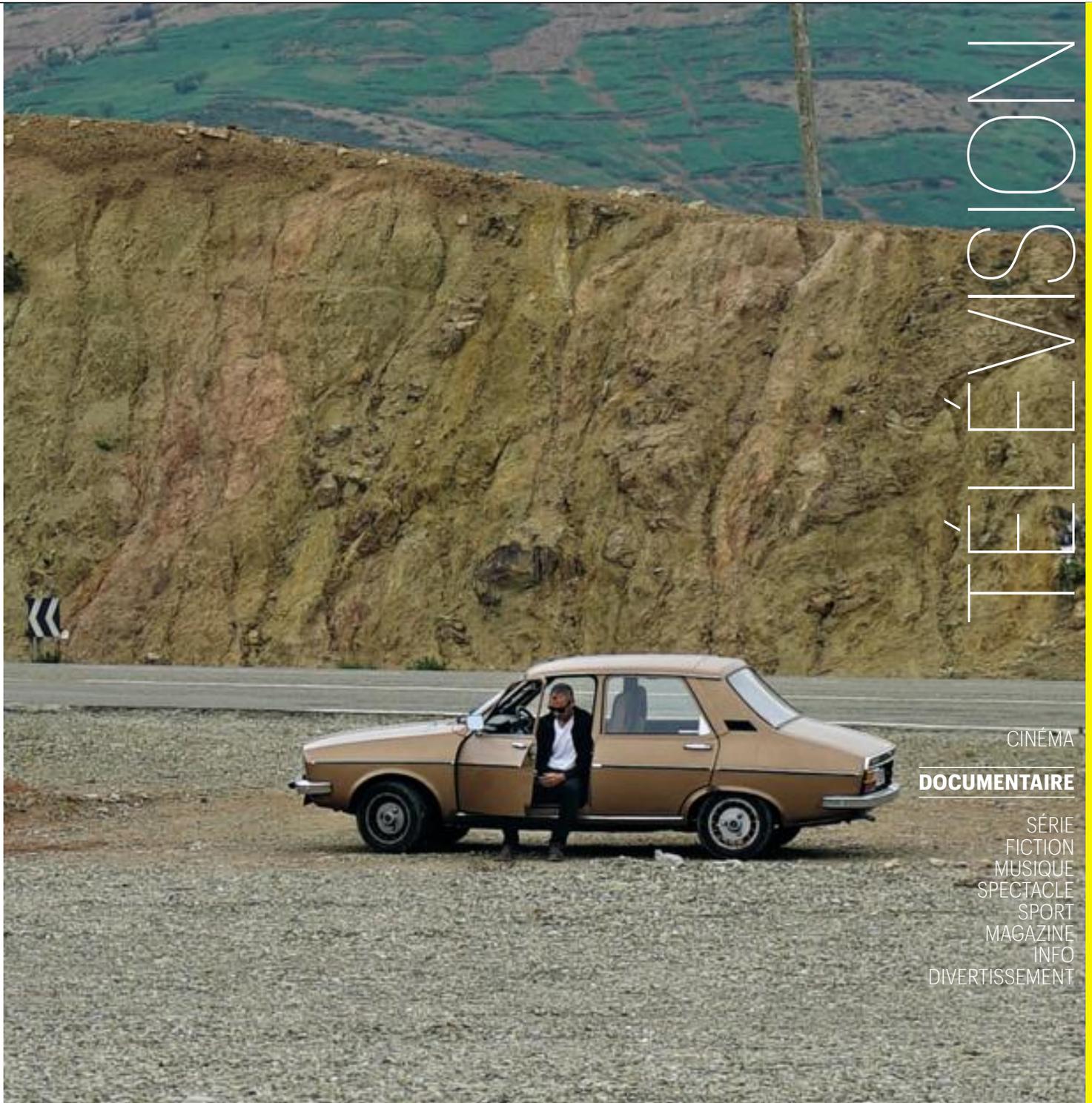
vie intime et burlesque, parfois malaisant au fil des rencontres – une amie qui trouve inconvenant de ne pas pleurer; sa sœur qui lui reproche d'utiliser l'image de sa mère pour construire son œuvre; cet ami, Daniel, qui lui demande de remettre la culpabilité complaisante et mortifère du fils endeuilé, etc. Et jusqu'au dénouement surprenant, la découverte cocasse du fameux héritage – qu'il fallait bien évidemment entendre dans tous les sens du terme – et dont on préfère réserver la surprise, pour ne pas déflorer l'effet de sidération jubilatoire.

NATHALIE DRAY

RENAULT 12
de MOHAMED EL KHATIB (1h 30)
sur Arte le 15 juillet à 23h20.



Mohamed El Khatib, dans sa Renault 12, en road trip d'Orléans à Tanger, en passant par l'Espagne. PHOTO MOHAMED EL KHATIB



CINÉMA

DOCUMENTAIRESÉRIE
FICTION
MUSIQUE
SPECTACLE
SPORT
MAGAZINE
INFO
DIVERTISSEMENT

SUR LA ROUTE DU DEUIL MATERNEL

Du décès de sa mère, Mohamed El Khatib avait déjà tiré une pièce singulière, Finir en beauté. Avec Renault 12, il ravive son souvenir sous la forme d'une épopée intime entre la France et le Maroc. Un premier documentaire libre, à la fois tendre et grinçant, diffusé sur Arte.

La mémoire retient durablement les traits de celles et ceux qu'on a aimés. Quand sa mère est tombée malade, le dramaturge Mohamed El Khatib n'a pas craint d'oublier son visage mais le grain de sa voix. C'est pourquoi il a pris soin d'enregistrer leurs conversations à l'hôpital. «*Je me souviens m'être dit: "Si elle meurt, au moins ces traces resteront."*» Dans l'une d'elles, elle lui confie sentir sa fin imminente. >>>

» « Je m'entends lui répondre : "Ne dis pas de bêtises", puis embrayer sur tout autre chose. Pourquoi n'ai-je pas été capable de l'écouter et de lui demander ce qui lui ferait plaisir, qui elle aimerait voir ? Je regrette de n'avoir pas eu ce courage, d'avoir été dans le déni comme tout le monde, jusqu'aux médecins qui se gardaient de prononcer le mot "cancer". »

Préserver des moments et pointer les non-dits, quitte à « crever l'abcès » – deux préoccupations ancrées dans la vie de cet homme de théâtre, qui a grandi dans une famille où l'« on parlait très peu à table », et qui signe avec Renault 12 son tout premier documentaire. Il y évoque les péripéties consécutives aux obsèques de sa mère : la descente de son fils au Maroc, où l'attend un héritage dont la nature surprenante le cueillera au terme du voyage. Un retour à la mère envisagé après la création, en 2015, de *Finir en beauté*, pièce en un acte autour de sa maladie et de ses funérailles de part et d'autre de la Méditerranée. « J'ai joué ce spectacle plus de trois cents fois dans quatorze pays, au point que ma sœur me demande quand je vais arrêter de gagner ma vie sur le dos de la mort de maman. »

On n'en a jamais fini avec sa mère. Après l'espace intime de la scène, Mohamed El Khatib redécouvre la femme

qu'elle était dans ce road-movie original, facétieux et profond, comme certains films d'Alain Cavalier avec lesquels il entretient un étroit cousinage. Les deux hommes se connaissent d'ailleurs, et se livrent au théâtre, depuis un an et demi, à des conversations improvisées pour des publics restreints, presque en catimini.

Comme son illustre aîné, Mohamed El Khatib filme ce qui l'entoure, retenant de son quotidien des images privées qu'il utilise parfois à l'intérieur de ses spectacles. « J'ai commencé avec un Caméscope acheté par mon père sur un marché. J'ai continué avec une caméra semblable à celle qu'Alain utilise dans *Pater*, dont la vision m'a convaincu que faire un film était un jeu d'enfant. »

Ludique, Renault 12 l'est de bout en bout, embarquant le spectateur dans une quête intime où l'humour et la désinvolture nimbent de pudeur la douleur de la perte et la force de l'amour filial. Qu'il suggère sa traversée de la France et de l'Espagne en déplaçant une miniature automobile sur une carte routière, ou singe Sancho Pança sur un âne dans le Rif après s'être attardé sur les terres du Quichotte, le novice s'octroie des libertés qui pourront agacer les ayatollahs du cinéma direct. Comme lorsqu'il fait passer pour sa

sœur l'actrice algérienne Saadia Bentaïeb (*120 Battements par minute*), qui clame avec un naturel confondant son désaccord sur le projet du film. « Ça aurait été dommage de me priver du point de vue de ma sœur pour la seule raison qu'elle ne voulait pas apparaître à l'écran », s'explique-t-il, un rien filou. Avant de se féliciter qu'un ami ait salué le talent de l'« acteur » interprétant son père – qui n'est autre que son père lui-même. « Les contours de la réalité sont-ils si nets qu'ils interdisent de cultiver l'ambiguïté, de flirter avec la fiction dans un documentaire ? »

À 40 ans, le fils de Yamna et Ahmed n'a pas fini de jouer comme un enfant. Comme Norah, sa fille de 3 ans dont il aurait aimé qu'elle connaisse sa grand-mère et à qui Renault 12 est dédié. « Je ne me lasse pas de la filmer au milieu de ses Lego. Sa capacité à s'amuser sérieusement en fait un modèle d'actrice », s'enthousiasme le fils devenu père, qui entend bien persévérer dans le cinéma du réel. Il s'apprête à tourner pour France 2 *La Dispute*, qui évoquera le divorce de quelques parents à travers le regard et les mots de leur progéniture. Et prépare avec l'historien Patrick Boucheron un duo théâtral autour des boules à neige. Encore un jeu d'enfant. – François Ekchajzer

RTT
Renault 12
Mercredi 23.25
Arte

« Les contours de la réalité sont-ils si nets qu'ils interdisent de flirter avec la fiction dans un documentaire ? », questionne Mohamed El Khatib.





EN ROUTE AVEC MOHAMED EL KHATIB POUR UN TENDRE ROAD MOVIE MAROCAIN

RENAULT 12. DOCUMENTAIRE / ARTE /
MERCREDI 15 JUILLET / 23H25

De sa mère, Yamna, décédée d'un cancer, Mohamed El Khatib a gardé le bracelet d'hospitalisation et, surtout, dans sa tête, un certain « grain de voix ». Durant l'épreuve de la maladie, il s'est filmé à son chevet, enregistrant leurs entretiens, sur tout et rien. En 2015, le dramaturge et cinéaste en avait déjà tiré une pièce, « Finir en beauté », présentée au Festival d'Avignon. Le présent documentaire est une forme de prolongement, au travers d'un road movie qui conduit Mohamed El Khatib au Maroc, sur les traces de l'héritage maternel.

C'est à l'invitation d'un oncle qu'il met les clés dans le contact de l'antique Renault 12 du père, laquelle dormait paisiblement au fond du garage. Un modèle de 1973. L'oncle lui a bien spécifié, sur son message téléphonique, de « ramener la Renault 12 ». Il faut dire que le véhicule jouit d'une aura particulière de l'autre côté de la Méditerranée. Mais de là, cependant, à expliquer un si soudain

intérêt... La raison, surprenante, surgira à la fin du voyage.

Mais l'essentiel est justement dans le chemin emprunté auparavant. Un chemin intérieur, bien davantage que géographique, même si le réalisateur met en scène ses étapes sur une vieille carte routière, en surlignant les noms des localités traversées. Certaines scènes sont émouvantes, d'autres franchement hilarantes. Dans un coin de station-service, un pique-nique improvisé sur le capot de l'auto attire quelques badauds éberlués d'apprendre que l'aventurier compte rouler ainsi jusqu'à Tanger.

Avec un sens prononcé de la suggestion, en multipliant les allers-retours dans le temps, Mohamed El Khatib rend d'abord un bel hommage à sa mère, modeste femme de ménage arrivée en France dans les années 1970. Au fil des rencontres, intra-comme extra-familiales, il met aussi en scène une réflexion personnelle sur la complexité des identités. ★

LAURENT ETRÉ
laurent.etre@humanite.fr

C'EST DU DIRECT !

PAR CAROLINE CONSTANT MONDE D'APRÈS

À Venise, pendant le confinement, des dauphins se sont aventurés dans le Grand Canal. Dans une Venise déserte, libre de ces milliers de bateaux qui tuent la ville. Dans une Venise où ces épouvantables paquebots, véritables immeubles sur l'eau, n'ont pas eu droit de cité. Au tout début de l'épidémie, des cas se sont déclarés sur certains de ces navires, et les passagers ont passé des semaines en quarantaine. On aurait pu penser, à l'issue de cette séquence, qu'on allait foutre le feu à ces aberrations

*Comment peut-on
penser le monde
sans jamais se poser
la question,
non pas de l'argent,
mais du vivant ?*

écologiques. Mais non. En tout cas, pas sur France 2, qui a consacré un reportage enthousiaste à ces bateaux-immeubles. Et pour cause : ils sont bons pour l'économie du tourisme. Alors, vite, il faut qu'ils reprennent du service, images à l'appui, sur une mer limpide et sous un ciel sans nuage. Mais comment ce qui tue la planète peut-il être vital pour l'économie ? Comment peut-on ainsi penser le monde sans jamais se poser la question, non pas de l'argent, mais du vivant ? On ne peut pas pleurer sur la lagune de Venise, ou s'engager dans des campagnes pour la sauvegarde de la planète, et diffuser ce genre de publiportage. C'est indécent. ★